Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 63 (1918)
Heft: 11

Rubrik: Chroniques et nouvelles

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

le meilleur mouvement de drill. C'est à ce rendement idéal dans toutes les situations qu'on reconnaît le soldat discipliné. Ce soldat-là ne nous procurera pas de désillusions sur le champ de bataille. Il saura, parce que nous l'y aurons habitué, se donner tout entier à l'accomplissement de sa tâche lors même que ses chefs auront disparu.

(A suivre.) Major A. CERF.

CHRONIQUES et NOUVELLES

CHRONIQUE SUISSE

Un différend. — Raisonnement d'autorité et raisonnement scientifique. — Toujours la fausse neutralité et ses erreurs. — Les origines de la guerre européenne. — La grève générale et la mobilisation. — Le lieutenant-colonel Rouge et le sergent Jaccottet.

Bâle, le 5 octobre 1918.

La *Revue militaire suisse* a reçu la lettre suivante :

M. L. rend compte, dans la 9e livraison de la *Revue militaire suisse*, de l'écrit de propagande du professeur Allier, *Les Allemands à Saint-Dié*, cela d'une façon qui doit sembler étrange à des lecteurs neutres. Il n'est pas douteux qu'au cours de la guerre actuelle, et dans toutes les armées, des cruautés ont été commises (notamment de la part des troupes de couleur) ; mais on fera bien de n'admettre que ce qui est prouvé par audition des deux camps. Il est par trop naïf de croire sans autre examen à une prétendue fusillade de soldats débandés. Les gens qui racontent cela voient souvent double et triple plus tard, et finissent par croire eux-mêmes à leurs effroyables histoires. Savons-nous ce qu'elles renferment de vrai et ce qu'elles imaginent ? On ne devrait donc pas, dans une *publication technique et scientifique neutre* rendre compte d'ouvrages de propagande d'une façon aussi peu neutre. Cela cause préjudice à la publication et à la Suisse autant que, lorsque dans une livraison précédente, vous posiez *en fait* que l'Allemagne était responsable de la guerre mondiale. Il y a là, de la part d'une revue de science militaire, une erreur exactement semblable à celle que l'on commettrait si, en se basant

sur le procès Souchomlinoff, on rendait la Russie responsable de la guerre parce qu'elle a commencé à mobiliser au milieu de juillet déjà et n'est pas revenue en arrière malgré l'ordre du tsar. Ce n'est que par de sévères recherches historiques *après* la guerre qu'il deviendra possible d'établir qui *et quelles circonstances diverses* ont été sa cause.

Agréez, etc...

CARL FREY.
Lieut.-colonel à l'Etat-major général.

Assurément, si Christophe Colomb avait raisonné comme le lieutenant-colonel Frey, il n'aurait pas découvert l'Amérique. Sa grande préoccupation aurait été de ne pas s'éloigner des rivages de l'Europe. Pour diriger ma caravelle, aurait-il dit, je ne me fie ni aux étoiles ni à ma boussole rustique. J'attendrai, pour partir, que des siècles futurs aient construit un compas liquide perfectionné, avec rose des vents et suspension à la Cardan.

Ce qui est surtout intéressant dans le cas de mon honorable contradicteur, c'est sa conviction d'être scientifique, tandis que la *Revue militaire suisse* ne l'est pas. De là sa mercuriale. Les opinions que la *Revue* soutient et sa façon de les soutenir ne peuvent que lui faire du tort à elle et à la Suisse. Voilà qui est grave, si grave qu'une preuve pourrait paraître désirable. M. Frey ne la tente pas. Son esprit scientifique consiste à parler d'autorité. Il répète *Es ist nicht wahr.....* à la manière de quatre-vingt treize intellectuels fameux.

Voyez plutôt. Le volume de M. Allier n'est pas de l'histoire, mais un écrit de propagande, affirme-t-il. Qu'en sait-il ? Sur quoi se fonde-t-il pour le prétendre ? L'a-t-il même lu ? Je parierais que non. La brochure décrit des atrocités allemandes ; les témoins sont cités et leurs récits confrontés ; l'ouvrage est une enquête plutôt qu'une description, avec indication des lieux, des circonstances générales, des moments et des occasions. Le général de Lacroix qui présente le volume au public dit : « C'est de l'histoire, de l'histoire vivante, écrite avec le soin constant de la vérité ». Mais M. Frey qui n'a rien vu, étant entre les quatre murs de son cabinet de travail, dont il a tenu, par souci de neutralité, les volets clos pendant quatre ans, sait mieux à quoi s'en tenir.

Il admet cependant que M. Allier parle d'après des témoignages oculaires. Qu'importe. M. Allier, ses témoins, les enquêteurs officiels dont il confirme les conclusions, rien de cela ne

saurait troubler la sérénité de M. Frey. Ce sont gens qui voient double ou triple et finissent par prendre au sérieux leurs propres inventions. Une seconde fois, qu'en sait-il ? Connaît-il M. Allier? A-t-il pris des informations sur son compte ? Sait-il seulement où et quoi il professe ? Je parierais encore que non.

Telle est la méthode « scientifique » que mon honorable contradicteur oppose à la *Revue militaire suisse.*

J'engagerais volontiers un troisième pari. Je parierais qu'avant d'écrire sa lettre, M. Frey ne s'est pas demandé, comme aurait fait un observateur désireux de s'instruire, si quelque indice était de nature à éclairer les récits de l'auteur qu'il condamne. S'il y avait songé, il se serait rappelé le *vade mecum* bien connu de l'Etat-major impérial sur les *Usages de la guerre*, cette instruction qui encourage les chefs militaires de tous grades à commettre les pires malfaisances au nom du principe de la guerre terroriste par humanité, afin qu'elle soit plus courte. L'Etat-major met en garde les officiers contre toute sentimentalité ; une seule chose doit les engager à reculer devant le crime : la crainte d'une représaille. Tout cela est écrit noir sur blanc, avec beaucoup d'autres encouragements de même nature, et conçus dans le même esprit. M. le lieutenant-colonel Frey, de l'Etat-major général, ignorerait-il ce document ? Si oui, il sera sage de compléter son instruction en en prenant connaissance.

Peu après sa publication, un officier français, le lieutenant-colonel Picquart, de l'affaire Dreyfus, l'a commenté. Il a fait ressortir ce qu'il contenait en germe d'inutiles cruautés, de grossière et arbitraire brutalité, et quelles seraient ses criminelles conséquences lorsque son application serait faite à la guerre, dans des moments où les pires instincts ont, en tous lieux et chaque jour, l'occasion de s'affirmer librement. Le lieutenant-colonel Picquart n'a pas attendu *après la guerre* pour ouvrir les yeux. Il a prévu avec clarté ce que les ordres de l'Etat-major allemand produiraient. Il est vrai qu'il ne pratiquait pas la neutralité ; il conservait son jugement.

A défaut d'enquête sur l'esprit réglementaire dans lequel les troupes allemandes ont pratiqué les hostilités, mon honorable contradicteur a-t-il cherché à s'informer si les récits de M. Raoul Allier étaient invraisemblables, c'est-à-dire contraires à la conduite habituelle des soldats allemands lors de leur entrée en Belgique et en France ? Un esprit scientifique ne pouvait écarter ce mode d'observation, d'autant plus qu'il ne risquait pas une pénurie de

documents. Les témoignages existent aujourd'hui par dizaines de milliers, fournis par les carnets de guerre des officiers, sous-officiers et soldats allemands, vérifiables les uns par les autres. Mon contradicteur ne récusera pas cette source. Ou bien sa neutralité lui interdirait-elle aussi de la consulter et ne lui permettrait-elle que de copier les clichés des journaux d'outre-Rhin sur les soldats de couleur, auxquels il reprocherait, si je le comprends bien, de s'être conduits comme tant de soldats allemands en pays envahis ?

En ce qui concerne la Belgique, par exemple, a-t-il étudié la réponse du gouvernement belge au livre blanc allemand du 10 mai 1915 ? Une telle lecture a dû le satisfaire puisqu'elle permet, selon son désir, l'audition des deux camps. Mais elle ne l'a pas convaincu, paraît-il. C'est sans doute que des témoins comme le cardinal Mercier, archevêque de Malines, comme Mgr Heylen, évêque de Namur, et d'autres de même autorité, sont « de ces gens qui voient double et triple et finissent par prendre au sérieux leurs propres inventions ».

* * *

Il n'est pas jusqu'aux affirmations du lieutenant-colonel Frey sur la neutralité qui ne s'inspirent du plus pur dogmatisme et ne soient à l'opposite d'une méthode scientifique. Pour lui, neutralité est synonyme d'abdication. Mais ce n'est pas une raison, parce que la capitulation du cœur et de l'intelligence a été le sentiment dirigeant dans les milieux où le lieutenant-colonel Frey puise sa façon de voir, pour qu'elle en impose à quiconque garde le souci de son indépendance spirituelle. Entre autres méfaits, elle a conduit nos plus hauts chefs militaires à toutes leurs constantes erreurs sur les réalités de la situation militaire européenne. Partant, elle a faussé constamment aussi, et jusqu'à il y a peu de temps, l'attitude de nos autorités en matière de politique extérieure. Faut-il rappeler les déclarations faites cette année-ci encore par M. le conseiller fédéral Schulthess au Directeur de la *Gazette de Lausanne* au sujet du triomphe prochain de l'Allemagne, de la nécessité pour la Suisse de la ménager, de l'impuissance des Etats-Unis, des blés de l'Ukraine, etc. ; toutes opinions inspirées du dogme auquel souscrit aveuglément, — car son auteur ne semble pas s'en douter, — la lettre du lieutenant-colonel Frey ?

A l'intérieur, cette conception nous a conduits à notre deuxième et plus grave faute, celle des pleins pouvoirs et de la dictature prolongés au de là du temps utile et de ce qu'une nation démo-

cratique et libre peut supporter sans violer ses origines, ses intérêts essentiels, son principe d'existence.

Qu'il plaise à M. Frey de voir dans l'homme un simple tube digestif ouvert à ses deux extrémités, grand bien lui fasse. Je n'ai rien à y reprendre, à la condition qu'il n'impose pas son opinion à ceux qui préfèrent une autre conception, favorisant des ambitions humaines d'un ordre plus relevé. Sa neutralité d'effacement et nos aspirations à l'indépendance de la pensée n'ont aucun point commun. Je le remercie de prendre souci du tort que la *Revue militaire suisse* se fait à elle-même en ne pensant pas comme lui, mais elle préfère ce qu'elle pense. Entre le genre de neutralité qu'il préconise et la liberté, elle opte pour la liberté. Chacun a sa manière de respirer ; celle de la *Revue militaire suisse* ne s'accommode ni des dogmes, ni des opinions brevetées, ni des idées d'importation confectionnées à l'usage des perroquets, ni des étouffoirs, ni des bâillons, fût-ce celui de la neutralité. Si les citoyens des cantons romands avaient eu des tempéraments à neutralité, le Conseil fédéral aurait flanché l'autre jour comme un simple gouvernement zuricois ou bâlois, et la Suisse serait en pleine révolution[1].

* * *

Prétendre qu'aucune recherche sérieuse des origines de la guerre ne pourra être entreprise qu'après celle-ci est encore une affirmation d'autorité contre laquelle se dresse déjà un monceau de documents officiels et privés. Aucun reproche à faire à M. Frey de les ignorer ; il a eu d'autres occupations plus pressées que de les lire. Mais que, officier d'Etat-major, il ne se soit pas demandé à quoi pouvaient bien rimer les conceptions stratégiques des Empires centraux, et qu'il n'en soit pas résulté dans son esprit au moins un doute qui l'aurait conduit à adoucir la rigueur de sa tranchante déclaration, de cela on est en droit de s'étonner un peu. La seule explication de ce mystère est qu'il raisonne par la foi, et la foi ne doute pas ; il suffit d'en posséder gros comme un grain de moutarde pour soulever des montagnes. M. Frey possède ce grain de moutarde, tandis que la *Revue militaire suisse* estime au contraire que pour soulever le monde, et même une simple montagne, il faudrait un levier assez long et un point d'appui assez fort. Encore deux conceptions opposées. Comment nous entendrions-nous ? On ne peut espérer qu'une chose à savoir que maintenant que le

[1] A propos de la neutralité, et répondant d'avance au lieutenant-colonel Frey, la *Revue militaire suisse* a tenu, il y a longtemps déjà, à prendre date expressément. Elle renvoie pour le détail à la brochure parue en 1916 : Feyler, *La Suisse politique et militaire pendant la guerre européenne* (Payot et Cie).

Berliner Tageblatt et la *Frankfurter Zeitung* confessent que les autorités militaires impériales de terre et de mer ont menti constamment et criminellement, M. Frey et son entourage finiront par s'en apercevoir aussi.

Tout cela serait une bagatelle s'il ne s'agissait que d'une polémique entre lui et moi. Mais la question est beaucoup plus haute. En réalité, sous nos points de vue opposés, il y a deux systèmes d'enseignement militaire opposés. A ce titre, il y faudra revenir. Il faudra montrer comment dans nos hautes sphères militaires, alors qu'on y préconisait l'instruction scientifique des officiers par l'observation des cas concrets, on a dévié de ce principe juste pour aboutir au dogmatisme dont la lettre d'un camarade aussi sincère et, par ailleurs, aussi intelligent que mon camarade Frey est un exemple typique. Cette étude appartient à la tâche urgente de la réforme militaire que la fin de la guerre européenne pose en Suisse, et qui doit constituer, pendant les plus prochaines années, un des principaux articles de notre programme rédactionnel.

* * *

En attendant, nous avons dû mobiliser au moment où l'Europe et l'Amérique se préparaient à licencier partie del eurs armées. N'ayant pas eu besoin de nos troupes pour une lutte contre l'étranger, nous avons du les lever pour éviter une guerre civile. La guerre européenne nous a coûté quelques soldats par accident ou par erreur ; il a fallu la balle d'un émeutier pour tuer l'un d'eux par un acte d'hostilité.

Cela s'est produit à Zurich, naturellement, où les éléments germano-bolchévistes ont ville conquise, paraît-il, favorisés eux aussi par le dogme de l'imitation germanique, et par la faiblesse insigne d'un gouvernement inférieur à ses fonctions.

Une chose a été consolante cependant : l'excellente tenue de nos troupes, leur calme fermeté, et l'impression de volonté résolue qui s'est dégagée de leur attitude disciplinée. Elles ont montré que l'armée d'une démocratie ne s'accommode d'aucun impérialisme, qu'il soit d'Olten ou de Berlin. Aucune classe sociale n'a le droit de se prétendre le peuple à elle seule. Si M. Platten ne parvient pas à comprendre cela, qu'il repasse le Rhin. Nous n'avons nul besoin d'un Hohenzollern aux petits pieds.

* * *

La grippe aura creusé dans nos rangs plus de vides que la guerre. Nous ne pouvons saluer d'un dernier adieu tous ceux qui ont disparu. Parmi les plus en vue, la presse a signalé le lieutenant-colonel

Rouge, commandant le 5e régiment d'infanterie de montagne, et le sergent Georges Jaccottet, celui-là appartenant à cette catégorie de chefs à la fois modestes et énergiques auxquels va d'instinct la confiance de leurs subordonnés ; celui-ci à cette catégorie de soldats créateurs de discipline solide et gaie auxquels va l'affectueuse confiance de leurs chefs. Ce sont pertes cruelles devant lesquelles il est douloureux d'avoir à s'incliner.

CHRONIQUE BRITANNIQUE

Les chemins de fer légers sur le front britannique.

Les renseignements et chiffres contenus dans cet article proviennent pour partie d'une étude publiée par un ingénieur anglais, Robert K. Tomlin junior, dans les numéros des 13 et 20 juin de la revue *Engineering News Record*, pour partie de mes propres observations et renseignements recueillis de la bouche des officiers du service des transports qui m'ont aimablement pilotés dans leurs bureaux et sur le réseau de la Nme Armée.

Tableau comparatif des mesures.

1 inch	2,5	cent.
1 pied	32,8	cent.
1 yard	91,4	cent.
1 mile	1609	mètres
1 livre	453	grammes
1 tonne (short ton)	2000	livres : 906 kilos
1 tonne (long ton)	2240	livres 1014 kilos

Dans cet article les tonnes sont indiquées en « long tons » de 1014 kilos.

Jusqu'en février 1917 les chemins de fer légers britanniques sur le front en France transportaient environ 1200 tonnes par semaine sur un réseau total inférieur à 100 miles. Le principal moyen de transport du chemin de fer à voie normale aux troupes était alors la route, sillonnée de convois, de colonnes de camions-automobiles et de tracteurs à vapeur ou à essence. En février 1918, le tonnage hebdomadaire comportait un nombre de 6 chiffres, l'extension du réseau un nombre de 4 chiffres. Depuis lors les graphiques que m'a aimablement soumis le Directeur général des Transports sur le front britannique m'ont permis de constater que le réseau construit et le tonnage transporté ont été sans

cesse grandissant. A une courte dépression, contemporaine des offensives allemandes du printemps 1918 a succédé, surtout ces derniers mois, une ascension importante et rapide de la courbe, due en partie au fait qu'au cours de leur avance les armées britanniques se sont emparées et utilisent l'important réseau de chemins de fer légers établi par les Allemands.

Comme tous les autres moyens de transport pour les armées britanniques en France, les chemins de fer légers sont placés sous les ordres et le contrôle d'un général, résidant au Grand Quartier Général, et portant le titre de Directeur général des Transports. Il a sous ses ordres un officier, du rang de « Brigadier Général », Directeur des Chemins de fer légers, qui est responsable de la construction, de l'entretien et de l'exploitation sur tout le front. Ce dernier est subdivisé en zones d'armées auxquelles paraissent correspondre un réseau, un commandement et un personnel sur lesquels je n'ai pas d'indications précises.

Les officiers et une bonne partie de la troupe, notamment les mécaniciens, ont été en grande majorité recrutés parmi les ingénieurs et les employés de chemins de fer anglais, canadiens et américains. Ces deux derniers pays, où la construction des chemins de fer était en plein développement lorsqu'éclata la guerre, ont fourni un précieux appoint d'ingénieurs et de travailleurs expérimentés.

En principe le réseau est établi à voie unique, qui permet une construction et une réparation moins coûteuses et présente à l'observation et au bombardement ennemis un but plus étroit. Dans chaque réseau d'armée les lignes sont tracées en forme de circuits fermés permettant aux trains de revenir à leur point de départ en conservant la même direction de marche, après avoir « bouclé la boucle ». On évite de la sorte les attentes aux croisements et les chances de collisions qui seraient grandes, une partie du trafic se faisant de nuit et sans lumières. Ce système présente en outre l'avantage que, lorsque la voie a été détruite sur un point, ce qui arrive fréquemment, les trains peuvent néanmoins atteindre les dépôts ou batteries à desservir en empruntant la partie du circuit restée intacte. Dans les secteurs fréquemment bombardés un ingénieux enlacement des divers circuits permet de gagner l'avant par 5 ou 6 itinéraires différents.

La voie, à écartement de 60 centimètres, est construite en rails pesant 20 livres le yard. Le mile de voie ferrée (rails, traverses et boulons) pèse 70 tonnes. Les traverses en fer ou en bois

sont indifféremment employées. Ces dernières cependant paraissent avoir actuellement la préférence et dans beaucoup de cas on les substitue aux traverses de fer. Le modèle généralement employé a 7 inches de largeur sur 4 ½ d'épaisseur.

Sous une couche de terre arable variable, le sous-sol, sur tout le front britannique est composé de calcaire blanc et friable, inutilisable comme ballast parce que sous l'action de l'humidité il se délaie en crème et que sa couleur blanche forme dans le terrain une ligne trop visible. Il a donc fallu amener de l'arrière un ballast convenable, sauf en quelques endroits où le sable trouvé sur place s'est révélé employable avec de bons résultats. En outre dans les districts miniers de La Bassée, Béthune, Lens, le crassier, résidu en tas énormes abandonnés après l'épuration du charbon, a fourni un ballast de bonne qualité. Les statistiques démontrent qu'une moyenne de 800 tonnes est nécessaire par mile de voie à construire.

Il faut faire vite et bon marché ; il faut en outre se dissimuler autant que possible aux vues directes et à l'observation aérienne de l'ennemi. Aussi la ligne, évitant tranchées et remblais, épouse-t-elle en sinuant les contours du terrain, faisant souvent un détour de plusieurs miles soit pour s'abriter derrière une crête, soit pour éviter les différences de niveau. On s'efforce de conserver les rampes au-dessous du 2 ½%, quoique dans quelques secteurs le terrain ait rendu nécessaire du 4%. Les courbes atteignent sans inconvénient 30 mètres de rayon seulement.

La construction d'un mile de voie prête à être utilisée demande en moyenne 2400 jours-ouvrier. En cas d'urgence 1760 jours-ouvrier ont été atteints, et lors de l'attaque britannique en direction de Cambrai, à fin octobre 1917, un détachement canadien a réalisé le tour de force de construire 6 miles de voie en 60 heures.

Les calculs faits dans le rayon d'une armée où le sol est particulièrement marécageux établissent un coût de 2500 livres sterling par mile de voie.

Les réparations des dégâts commis par l'artillerie et l'aviation ennemies atteignent une moyenne de 1500 à 2000 pieds par semaine pour l'ensemble du réseau léger britannique, et, en y ajoutant les travaux d'entretien dus à une usure normale, nécessitent environ 14 hommes par mile de voie.

La traction se fait, aussi loin que possible vers l'avant au moyen de locomotives à vapeur. Il en existe 2 types différents de 14 tonnes chacun et un type de 17 tonnes. Dès que leurs émis-

sions de fumée ou de vapeur attireraient le feu de l'artillerie ennemie, les locomotives sont remplacées par des tracteurs à essence dont on trouve deux modèles : l'un de 40 HP pesant 6 tonnes, l'autre de 20 HP pesant un peu moins de 2 tonnes.

La vitesse réglementaire maxima est de 8 miles à l'heure. Cependant lors du long parcours que j'ai fait sur le réseau de la Nme Armée nous l'avons souvent dépassée. Il est vrai que notre convoi ne se composait que d'un tracteur de 20 HP et d'un wagon de personnes, matériel léger qui ne risquait pas de s'emballer à la descente et qui, en cas de déraillement, aurait pu facilement être replacé sur la voie au moyen de quelques crics seulement.

Le type le plus courant de wagons est un modèle plat, à parois latérales rabattables, de 20 pieds sur 5, monté sur 2 bogies. Il transporte une charge utile d'environ 10 tonnes de munitions, de 5 à 6 tonnes d'un plus grand encombrement sous un poids moindre. On emploie également de petits wagons à 4 roues, de 3 ½ tonnes de charge et des wagonnets de 1/2 tonne destinés à être traînés à bras. Il existe enfin un certain nombre de locomotives et wagons de secours transportant le matériel nécessaire, notamment des grues, permettant de remettre rapidement sur la voie un convoi déraillé.

Le poids transporté par convoi varie énormément suivant l'état de la voie et les rampes. Sur terrain à peu près plat une locomotive entraîne aisément un train de 10 wagons de 10 tonnes chacun ; voici un tableau des charges que peuvent traîner locomotives et tracteurs :

Rampes (Cent. par M.)	Locomotives	Tracteur 40 HP	Tracteur 20 HP
0,5	164 T.	82 T.	33 T.
0,5-1,0	105 T.	53 T.	21 T.
1,0-1,5	78 T.	39 T.	16 T.
1,5-2,0	62 T.	31 T.	12 T.
2,0-2,5	50 T.	25 T.	10 T.
2,5-3,0	44 T.	22 T.	9 T.

Chaque réseau d'armée possède un poste central de contrôle du trafic, relié téléphoniquement avec toutes les stations et aiguillages importants du réseau. Dans ce poste est installé un grand tableau de bois où sont figurés schématiquement au moyen de coulisses creusées dans le bois les divers circuits du réseau avec leurs stations et aiguillages principaux. Lorsqu'un train est mis en marche, l'homme préposé au contrôle introduit dans la coulisse

une fiche mobile. L'arrivée du train lui étant signalée par téléphone au fur et à mesure de son passage aux stations et aiguillages, il fait glisser dans la coulisse la fiche mobile qui suit ainsi sur le tableau la marche du train sur la voie. Un coup d'œil jeté à ce tableau permet de se rendre compte immédiatement de l'encombrement de la ligne. Si, ce qui est exceptionnel, des trains circulent en sens inverse sur le même circuit, ils sont figurés au tableau de contrôle par des fiches de couleurs différentes ; un coup de téléphone arrête facilement l'un des convois à un croisement jusqu'au passage de celui venant en sens inverse.

Les chiffres suivants donneront une idée de l'intensité du trafic et du tonnage transporté : Dans une zone d'armée, 160 000 hommes ont été transportés en un jour par les chemins de fer légers. Le réseau de la zone d'armée que j'ai parcouru transportait depuis plusieurs mois une moyenne de 50 000 tonnes par semaine, et, depuis le début de 1918, a assuré entièrement et à l'exclusion de tout autre moyen le transport des munitions de toute l'artillerie de son armée.

Enfin l'extension du réseau de chemins de fer légers a rendue possible et rentable la récupération des quantités énormes de matériel gisant sur les champs de bataille, spécialement dans les secteurs conquis à l'ennemi.

En février 1918, M. Tomlin, à qui j'emprunte ces chiffres, note que dans la zone d'une seule armée 250 000 tonnes de matériel utilisable avaient été recueillies et transportées à l'arrière. Un seul dépôt de récupération accuse les quantités suivantes : en 10 jours 1600 tonnes de fil de fer — en une semaine 1200 douilles de projectiles d'artillerie, en cuivre, valant de 7 à 10 shellings la pièce — 300 fusils est une moyenne hebdomadaire — 3500 pelles furent renvoyées en un jour.

Depuis lors le flux des offensives allemandes et le reflux des contre-offensives alliées ont laissé sur le terrain pour des centaines de millions de francs de matériel que les chemins de fer légers britanniques récupèrent avec profit. Il faut avoir, comme je l'ai fait en un séjour de deux mois, parcouru tous les champs de bataille de la mer à la Somme, pour ne parler que du front britannique, pour se faire une idée des quantités énormes et de la valeur incalculable du matériel qui les couvrent. Les armées anglaises trouvent par milliers les poutres et madriers dont les Allemands ont fait un usage si intensif pour la construction d'abris et tunnels. Leur valeur est actuellement telle que des équipes

spéciales ont été formées pour les déterrer. Les boîtes de conserves et bidons vides exposés au four fournissent une quantité de soudure suffisante pour alimenter plusieurs usines en Angleterre.

Major GOUDET, G. Q. G. britannique, 4 nov. 1918.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

La contre-offensive alliée de la Somme.

Une fois l'ennemi refoulé de la poche de l'Aisne, les armées alliées se mirent en devoir de le chasser aussi de la poche de la Somme. Dès les premiers jours d'août, sous la pression augmentée des Alliés, les Allemands avaient reporté le gros de leurs forces derrière l'Avre et l'Ancre, ne laissant à l'ouest de ces rivières que des avant-postes.

Le 8 août au matin, la 4e armée britannique, Rawlinson, et la 1re armée française, Debeney, sous le commandement direct du maréchal Haig, attaquent sur un front de 25 km., d'Albert sur l'Ancre à Moreuil sur l'Avre.

Les troupes qui reçoivent le choc sont les armées Marwitz, du groupe kronprinz de Bavière et Hutier, du goupe kronprinz impérial, en tout 21 divisions.

L'attaque anglaise se déclenche brusquement, à 4 h. 20 du matin, sans préparation d'artillerie, mais sous la protection d'un fort barrage roulant. Au sud de la Somme, la surprise allemande est complète. La cavalerie, les chars d'assaut, les avions sèment la panique partout ; les villages, dépassés, puis cernés, tombent l'un après l'autre sans grande résistance. Le soir, la ligne anglaise a progressé en moyenne de 10 km., le centre en avance, les deux ailes légèrement en retrait. Au nord de la Somme, l'attaque ne réussit qu'en partie ; le soir, Morlancourt tient encore.

A la droite des Anglais, la 1re armée française n'engage d'abord que son aile gauche. Celle-ci, après trois quarts d'heure de préparation d'artillerie, attaque à 5 h. 05 du matin au nord de l'Avre, sur la Luce. A mesure qu'elle progresse, le centre s'engage et franchit l'Avre de part et d'autre de Moreuil. Le soir, la gauche et le centre de la 1re armée part à l'alignement des Anglais, de la route Amiens-Roye, à l'est de Mézières jusqu'à l'Avre à Braches. De là jusqu'au sud de Montdidier la droite marque le pas sur la rive ouest de l'Avre.

Le 9 août, les Anglais avancent leurs lignes de plusieurs kilomètres en direction de Chaulnes. L'armée Debeney continue à manœuvrer les positions ennemies le long de l'Avre. Tandis que

son centre menace Montdidier par le Nord, sa droite l'attaque depuis le Sud, dès 16 heures. Le soir, Montdidier est débordé au Nord-Est et au Sud-Est.

Pendant la nuit, les Allemands évacuent la ville en toute hâte, n'y laissant que de petits détachements d'arrière-garde qui s'y maintiennent jusqu'au lendemain à midi.

Le 10 au matin, le front d'attaque s'élargit ; la 3e armée, Humbert, entre en ligne à droite de la 1re, du sud de Montdidier à l'Oise. L'attaque se produit comme l'attaque anglaise du 8, à 4 h. 20 du matin, sans préparation d'artillerie. Elle se heurte à une forte résistance ennemie, qui n'est définitivement brisée que le 11 au soir.

Pendant ce temps, la gauche de l'armée anglaise a enlevé Morlancourt, son centre a occupé Lihons, son aile droite se relie aux Français à Villers-les-Roye. De là le front français s'étend par Couchy-les-Pots et Mareuil-la-Motte jusqu'aux abords de Ribécourt.

Du 12 au 13, la 3e armée continue à progresser dans le massif boisé au sud de Lassigny ; le 14, elle occupe Ribécourt.

A partir du 15, les Allemands sont, sur tout le front, d'Albert à Ribécourt, rejetés dans leurs anciennes lignes de 1914, et celles-ci sont entamées sur plusieurs points. Malgré des renforts très importants, les armées Marwitz et Hutier sont réduites à la défensive passive.

Le 18 août, l'armée Mangin, trait-d'union entre les armées de l'Aisne et celles de la Somme, s'ébranle à son tour. Son attaque se développe progressivement sur tout le front de l'Aisne à l'Oise. Aux derniers jours du mois, sa droite arrive aux abords de Soissons et sa gauche devant Noyon, tandis que le centre borde l'Ailette dans la région de Coucy-le-Château.

En même temps, à la gauche du champ de bataille, entre Albert et le sud d'Arras, intervient la 3e armée britannique du général Byng. Elle a devant elle l'armée Otto von Below, dont l'aile droite est en saillant à l'ouest de l'Ancre, tandis que la gauche est à Morlancourt. C'est cette aile droite que les Anglais attaquent. Le 21, à 4 h. 55 du matin, l'attaque se déclenche précédée d'une courte préparation d'artillerie et appuyée par des chars d'assaut. Le 22, l'aile gauche de l'armée Rawlinson reprend son mouvement offensif entre Somme et Ancre.

L'offensive anglaise rencontre partout une résistance énergique dont elle a raison en quatre jours. Le 24 au soir elle atteint les faubourgs de Bapaume, après avoir fait 20 000 prisonniers.

Le 26, à 3 h. du matin, le front d'attaque s'élargit de nouveau.

C'est la 1re armée britannique, Horne, qui attaque à l'est d'Arras.

Dès le 27, les Allemands décollent au centre ; les Français entrent le 27 à Roye, le 28 à Nesle, le 29 à Noyon. Pendant ce temps, les Anglais occupent Bapaume et Combles.

A ce moment, les ailes de l'offensive alliée reprennent le mouvement en avant.

Le 30, l'armée Mangin franchit l'Ailette. Les jours suivants, elle progresse dans la région de Coucy-le-Château, qu'elle occupe le 5 septembre. Le 9, les Allemands sont, dans ce secteur aussi, rejetés sur leurs positions de l'hiver.

A l'autre aile, l'armée Horne attaque de nouveau le 2 septembre, à cheval sur la route Arras-Cambrai. En trois jours elle pénètre dans les lignes allemandes de 15 km. sur un front de 20 km., en faisant 10 000 prisonniers.

A la suite de ces nouveaux échecs, les Allemands lâchent pied sur tout le front. Dans la nuit du 3 au 4, ils se replient des environs de Noyon. Les Français occupent Guiscard le 4, Chauny le 6, Tagnier le 7. Le 12, les armées Debeney et Humbert sont à 6 km. de Saint-Quentin. A leur droite, l'armée Mangin et les Américains gagnent plusieurs kilomètres entre Aisne et Vesle. A gauche, les armées anglaises sont arrivées à 5 km. de la ligne Hindenbourg, à Havricourt et Roisel.

Sur la Lys également les Allemands reculent et évacuent sans lutte les positions conquises du 9 au 15 avril.

Pour ainsi dire, partout les Allemands sont refoulés sur leurs positions d'avant l'offensive de mars, et leurs armées réduites à la défensive passive.

* * *

Dans toutes ces batailles, les chars d'assaut français ont joué un grand rôle. Ce ne sont plus les mastodontes anglais du début, mais des modèles moyens et légers. Le plus lourd, le Saint-Chamond, porte un canon de 75 long et quatre mitrailleuses ; il pèse 23 tonnes. Le Schneider, de 13 tonnes, porte un 75 court et deux mitrailleuses.

Le nouveau type léger Renault ne pèse que 6 tonnes, porte dans sa tourelle un canon de 37 ou une mitrailleuse et charge à l'allure d'un cheval au trot. Rien n'arrête ces cuirassiers d'un nouveau genre. Ils ont reçu le baptême du feu le 27 mai, en arrêtant les Allemands aux lisières de la forêt de Villers-Cotterets. Depuis lors, de juin à septembre, ils ont chargé presque journellement, en tête de l'infanterie et tout bousculé sur leur passage, comme Murat à Eylau. Ils sont pour une bonne part dans la victoire.